

ESQUISSE DE ROME CHRETIENNE.

PAR L'ABBÉ PII. GERBET.

Lorsque le livre de M. l'abbé Gerbet parut, il y a trois mois, la tâche de le faire connaître aux lecteurs de l'*Univers* était simple: il suffisait de l'annoncer, le nom de l'auteur disait le reste. Aujourd'hui notre devoir est moins facile; il ne s'agit plus de faire connaître ce livre à une multitude de lecteurs qui l'ont déjà placé dans l'endroit privilégié de leur bibliothèque; il s'agit surtout de l'apprécier avec une délicatesse de jugement qui trouverait des milliers de censeurs. Nous n'acceptons qu'en tremblant une semblable tâche, heureux du moins si nous la remplissons à demi.

L'*Esquisse de Rome chrétienne* n'est point un itinéraire. M. de Châteaubriand visita la Grèce et Jérusalem en voyageur, M. l'abbé Gerbet étudia Rome en homme qui s'est épris pour elle d'un amour perpétuel et qui y demeure. Ses excursions sont de lentes promenades; il passe vingt fois par le même chemin, et il nous fait envisager toutes les perspectives de l'immortelle ville. Mais là ne se bornent pas ses soins. A travers cette Rome de pierre que heurte le pied du visiteur, M. Gerbet voit apparaître une Rome spirituelle, un cité *intelligible*, dont la cité *visible* n'est que le symbole; c'est principalement cette cité supérieure, inaccessible aux regards vulgaires, qu'il essaie de peindre. Le spectacle auquel il nous convie rappelle ces tableaux de certains maîtres célèbres dans lesquels une scène historique ou une anecdote connue se perd au sein d'un splendide paysage. Ici, le paysage, c'est l'infini et l'éternité: la scène, c'est Rome, c'est-à-dire quelques lieux carrés sur lesquelles le génie et la foi ont entassé à l'envi leurs plus sublimes monuments.

Dans sa préface, l'auteur lui-même expose en ces termes la méthode qu'il a suivie:

« J'ai cru devoir me tracer un plan tout-à-fait différent de ceux qui ont été suivis jusqu'à présent dans des ouvrages du même genre. Or, y a toujours classés les monuments d'une ville soit dans un ordre topographique, selon les quartiers où ils étaient situés, soit dans un ordre chronologique qui représente la suite de leur histoire, soit enfin dans un ordre en quelque sorte pratique, en faisant diverses catégories, selon les usages auxquels ils étaient destinés, on traitait séparément, par exemple, des églises, des palais, des musées, des cimetières. Aucun de ces trois plans ne m'a paru suffire aux exigences de mon sujet, sous le point de vue où je m'étais placé. La pensée fondamentale de ce livre est de recueillir dans les réalités visibles de Rome chrétienne l'empreinte et, pour ainsi dire, le portrait de son essence spirituelle. Je devais, en conséquence, m'attacher à faire ressortir les caractères et les attributs qui constituent le centre divin du christianisme. De là résultait la nécessité de ranger les monuments ou les parties de monuments dans un ordre déterminé par leurs rapports avec un ensemble de vérités appartenant à une religion supérieure aux ouvrages des hommes. J'ai regardé la cité matérielle par un certain endroit où, pour employer une expression de Bossuet, les lignes se ramassent de manière à produire une apparition de la cité intelligible. Chacun des matériaux de mon livre, du moins des principaux, se trouve mis à la place où il m'a semblé qu'il devait être, pour concourir à former la grande figure que je désirais esquisser: j'ai fait, en un mot, de la mosaïque intellectuelle.

« On voit, d'après tout ce que je viens de dire, que cet écrit n'est point un nouveau travail d'archéologie sur Rome chrétienne. Il n'a pas la prétention de rien apprendre à ceux qui ont déjà fait des recherches sérieuses sur le même sujet, il n'aspire à mettre au jour aucune découverte. Je n'écris point pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le public auquel je m'adresse m'impose d'autres devoirs. J'ai dû choisir, parmi les innombrables produits de la science, les résultats qui répondent, non aux goûts favoris des antiquaires, mais à la raison et à l'âme du chrétien et de l'homme. Mon livre a dû chercher à saisir les choses dans le vif plutôt que dans le profond, à les considérer bien moins par le côté qui conduit aux arcanes de l'érudition que par celui qui permet en relief, sous des formes que d'autres écrivains auraient pu rendre belles, les vérités enveloppées dans les monuments de Rome.»

Ce plan une fois choisi, M. Gerbet commence la description de Rome. Son premier chapitre, qui forme l'introduction de l'ouvrage, contient une admirable géographie morale et historique du pays romain.

« Lorsqu'en contemplant Rome des hauteurs de Frascati ou d'Albano, on se demande quelle est la situation physique qui correspondrait le mieux à sa

destination spirituelle, on est toujours ramené, ce semble, à rêver pour elle à peu près ce qui est, du moins quant aux traits fondamentaux de cette situation même. Si Rome était placée sur le sommet d'un rocher, cette position de citadelle conviendrait-elle bien à la capitale d'un pacifique empire de la foi et de la charité? Dans l'intérieur d'une vallée, son horizon physique serait étroit, tandis que son horizon moral embrasse le monde. Une plaine immense, uniforme, sans encadrement, sans limites pour le regard, aurait quelque chose de trop effacé et de trop vague pour une ville dont le caractère est si saillant, si tranché. Si, au contraire, cette plaine se trouvait entrecoupée par des champs fleuris, des bosquets ou d'autres accidents qui ne seraient que gracieux, l'austérité et majestueuse cité aurait une ceinture trop riante. Il est difficile enfin de se figurer Rome clouée à un port de mer: ce voisinage, criard et agité, serait tout-à-fait en désaccord avec le calme dont elle a besoin.

« La situation laisserait donc beaucoup à désirer si elle était caractérisée, d'une manière prédominante, par la proximité de la mer, par une plaine ou par des montagnes. Mais une participation à ces principaux aspects de la nature forme une combinaison heureuse qui s'harmonise admirablement avec la mission providentielle de cette ville. Dans les temps primitifs, les races guerrières se retranchaient dans les rochers; les races agricoles s'établissaient dans les plaines; les races commerçantes suivaient de préférence les bords de la mer. La ville qui travaille à réunir tous les peuples dans l'unité de la foi, touche à ces trois foyers primitifs de la division des peuples. De la plaine, où elle repose sur un lit de collines, Rome voit se déployer à l'Orient un amphithéâtre de montagnes magnifiques dont les extrémités se prolongent à l'Occident vers la mer, et, du haut de ses dômes, elle voit aussi briller à l'horizon cette belle Méditerranée, comme la barrière argente de ce grand cirque.»

Nous nous croyons dispensé de louer ces pages, mais non de continuer à les citer. Voici ce que pense M. Gerbet de la campagne romaine.

« Il ne s'agit pas ici, dit-il, de quelques aperçus qui peuvent intéresser la poésie chrétienne. Elle aime sans doute à remarquer que la résidence de celui à qui il a été dit: « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » est entourée de bergers et de troupeaux: la ville qui se sent destinée à assister aux catastrophes lugubres des derniers temps, repose parmi les paisibles images de la vie patriarcale: elle ressemble, sous ces rapports, à la Bible, qui commence par la Genèse et finit par l'Apocalypse. Mais, quoi qu'il en soit de ces rapprochements et de plusieurs autres du même genre, des considérations plus importantes doivent seules fixer notre attention. Je crois qu'il est moralement utile que des foyers de population, avec tous les mouvements qu'ils entraînent, surtout dans notre siècle, ne se multiplient pas aux portes de Rome. Il est de fait que nulle capitale n'a des alentours aussi éminemment favorables à la méditation, à la prière, aux pensées graves et solennelles, et il est bon que Rome se distingue, à cet égard aussi, des capitales mondaines. Cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux, ce cimetière mélancolique et nu des agitations et des pompes de l'ancienne Rome, cette solitude de prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la ville sainte, enveloppe comme il convient, de silence et de paix, ce grand cloître de la chrétienté, sont aimées de tous ceux qui viennent séjourner à Rome avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie en rapport avec le caractère d'une ville qui est éminemment la cité de l'âme. Ils regretteraient que la campagne romaine vint à subir des transformations qui finiraient, après un temps plus ou moins long, par en faire une arène de manufactures.»

A la suite de ces aperçus où se trouve décrite la physionomie générale de Rome et de son territoire, M. Gerbet place les principaux souvenirs de la ville des Apôtres. L'entrée de saint Pierre dans ses murs est le premier et le plus grand de ces souvenirs. « Figurez-vous cet étranger, au visage pâle et la barbe crépue, revêtu d'une robe et d'un manteau usés par le voyage, pieds nus ou avec de pauvres sandales, se reposant un moment au milieu de ses compagnons, près de la porte Navale, par exemple, tâchant d'obtenir des renseignements sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la grande ville... De la borne où il est assis, il peut apercevoir, sur le sommet du Capitole, le temple de Jupiter, qui domine Rome et le monde. Pendant qu'il médite sur ce qu'il voit, un de ces chercheurs de nouvelles qui se plaisent à questionner les arrivants s'approche de lui, et il s'établit entre eux le